

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

NAPOLI

Il s'est "renmodé" !

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 328-333

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Il s'est « renmodé »

Je lui avais cité (1) non pas la Bible mais une sentence de l'oncle Abram :

« Pour faire des livres de la sorte, il faut du temps, il faut du temps ; il faut çà remâcher, çà remâcher »

M. Benjamin Vallotton a laissé l'oncle Abram répéter ses maximes avec onction ; il ne l'a pas contredit, ayant été élevé dans la crainte de Dieu et le respect des anciens. Il a travaillé plus ferme, il s'est appliqué ; et voilà que l'autre jour avec un petit air malicieux, il venait trouver l'oncle Abram pour sa fête et lui offrait son nouveau livre : « *Le*

(1) Echos de février 1906

Sergent Bataillard ». Comme ça parle de « service » et que l'oncle Abram fut servent aussi, l'oncle a été pris, tourné, amnésié d'un coup de main si adroit qu'il ne s'est plus souvenu de ses conseils de modération.

S'il avait pour la n^{ième} fois, de nouveau entonné son refrain, il se serait aisément laissé convaincre que le conseil, bien au fond, avait été suivi. En effet le nouveau volume n'est pas *une œuvre* ; il n'appartient à aucun genre littéraire défini ; c'est comme le journal d'un officier préposé au service de garde pendant la fête des Vignerons 1906. Si on le compare à ses aînés, on lui trouve de la ressemblance surtout avec les *Propos du Commissaire Potterat*, qui est une étude de mœurs et de paysages, préparatoire au roman : *M. Potterat se marie* et à d'autres qui pourraient suivre. Quelles que soient les intentions de l'auteur, on en peut dire autant du *Sergent Bataillard*. M. Vallotton — tel un peintre avant de remplir une grande toile — s'y fait la main, esquisse ses types, les situe, les met aux prises, juge de l'effet sur papier imprimé, car dans la nature c. à d. au service (en caserne, ou en campagne), il les a vus et revus. Ces études préparatoires sont excellentes, nécessaires. Quand il aura bien compris, l'oncle Abram louera cette conscience littéraire. Nous pouvons donc espérer, pour octobre 1907 un roman militaire. Il viendra à point. L'oncle Abram achèvera sa soixante seizième année aux vendanges prochaines ; ce sera aussi la cinquantième de sa promotion au grade de sergent. Il sera tout heureux de recevoir un nouveau livre de chez nous, et de le lire en regardant par-dessus ses lunettes. Nous souhaitons que les transports de joie ne le tuent point, ni même ne l'invitent à chanter le cantique de Siméon. Il est si bon, il n'est pas infirme et il conte si bien le combat des Daillettes et de Bertigni où il fut comme jeune volontaire.

Oui, à propos, quels sont ces types qui «se royaument » par Vevey, pendant la Fête des Vignerons?

Nous allons résumer — avec un certain droit — l'article de *La Liberté* de Fribourg sur « Le Sergent Bataillard. »

Il y a d'abord le plantureux Bonbonne qui vilipende le nez de Duboux ; Miriel « une poison d'aristo ; » Pahud, de Poliez-Pittet, triste comme un enterrement — pas de belle-mère, s'entend — ; Vuillemin, qui admire le bouc du Toggenbourg et toutes les belles bêtes ; et Bourloud et Parisod, loustics comme Bonbonne ; *Bataillard*, conscient de la supériorité des carabiniers sur tout autre arme, même sur les dragons.

Ils sont deux cents et quelques soldats pour faire le service d'ordre à la Fête des Vignerons. Mais M. Vallotton concentre l'attention sur le groupe des carabiniers, sergent Bataillard. Tous, sauf Miriel — un joli garçon musqué qui sert de repoussoir — tous sont conformes au signalement traditionnel du soldat vaudois.

Le soldat vaudois aime le service ; il aime surtout parader ; il est un peu fanfaron, cocardier ; il est démocratique dans ses relations avec les chefs civils ou militaires. Il tient le milieu entre pudibond et paillard ; il déteste les mômiers, les Genevois, les tempérants ; il jure, se tient un nez cramoyé ; mais il est croyant, sans user le plancher des églises.

C'est lui — quand les socialistes monteront à l'assaut du Palais fédéral — lui le premier qui criera à la grande mère helvétique effarée :

Aie-pas peur grand'mère
Vois-tu pas qu'on est là,
Les Vaudois, tonnerre !

S'il fera autre chose que de crier et de se démener, on ne peut pas encore savoir. Moi, j'ai bonne espérance.

L'autre jour, paraît-il, il en est arrivé une bonne à Che-seaux (commune du sergent Bataillard).

L'histoire m'a été contée par un gruérien de mes amis un

peu marseillais comme tous les gruériens, mais qui connaît bien le canton de Vaud ; il y a fait de fréquents séjours ; même sa sœur est mariée à Cheseaux, à un cousin remué du sergent Bataillard. Pour bien comprendre l'aventure, il faut savoir et admettre — c'est là que je mets le plus gros point d'interrogation avec un grand nombre de conditionnels — il faut savoir et admettre que la « Feuille d'Avis de Lausanne » *aurait* reproduit l'article de *La Liberté* sur le *Sergent Bataillard*. Si cela est vrai, je n'en sais rien ; je sais seulement qu'on me l'a raconté.

Dimanche soir donc, « après gouverner », à la Croix « fédérale » Bataillard était attablé avec les amis, le litre et les verres sur des tabourets par prudence, car on faisait une manille et le cousin Samuel, le trompette, tape fort en abattant ses cartes.

A l'écart, près du « bouteiller », Napoléon, dit la Criblette, ronflait et bavait à côté d'un déci de marc. Tout près des joueurs, les municipaux avec le régent et... un litre de gros vieux, dégomrait les conseillers fédéraux qui se sont f... des Vaudois en signant le traité avec l'Espagne. Et pour alimenter la discussion unilatérale, le régent lisait les passages les plus émouvants de l'éloquence allemande. « Cette fois au moins ils ont bien parlé. Respect pour les allemands ! » criaient-ils à l'envi.

Pendant que cet hymne en l'honneur des Stoffifiers se répercutait de bouche en bouche, le régent souriait et retournait les pages de la *Feuille d'Avis* pour retrouver l'inten-sio du discours de Fonjallaz, que tout le monde avait déjà lu chez soi, mais qu'on voulait entendre « déclamer » par le régent. Et en cherchant l'éloquence du gros propriétaire d'Épesses (Lavaux) le magister de Corseaux tomba sur... autre chose.

— Le Sergent Bataillard ! dites-voilà, les amis ; on parle de Bataillard dans la Feuille...

Bataillard ému s'est laissé prendre son manillon et le cousin Samuel l'a « dévousoyé en première ».

— Arrêtez-voi un moment, il y en a un rude bout, continua le régent.

— Rien de ça; quand on joue, on joue, opina Samuel.

Cette phrase se perdit dans le remue-ménage des tabourets. Tous les visages se tournèrent vers le régent. Car on sait qu'il cause bien; il s'arrête aux points; il « pèse » où il faut qu'on comprenne mieux. Il cause pourtant comme nous. Il n'est pas fier. Il n'est pas comme ces jeunes, « minsolets » qui ont été inscrits à l'Université; cette jeunesse, ça cause comme des demoiselles, ça se fait la raie, ça empoisonne de la cochonnerie qui n'est pas même de la violette. Mais notre régent...

Il s'était mis au milieu du « vendage » sous la lampe — une poire électrique, que diantre ! — et il lut avec le plus pur accent de Cheseaux, « pesant » où il fallait, commentant les mots trop français. La municipalité et les joueurs — l'irréductible Samuel — approuvèrent de la tête. Bataillard ronchonna pourtant à ces mots: « Le soldat vaudois est un peu fanfaron... Puis il se remit doucement à admirer.

Et quand sonna le couplet final:

Aie pas peur grand'mère
Vois-tu pas qu'on est là
Les Vaudois, tonnerre !

sa figure s'illumina; une idée naissait en son fruste cerveau. Il demanda la Feuille d'Avis au régent pour la lire lui-même.

— Tonnerre, exclama-t-il, voilà un refrain pour l'hymne suisse. Il ne manque plus que les couplets. Pour ça on pourrait écrire au sergent Vallotton... Régent, vous vous en chargez. Dites seulement que le sergent Bataillard lui paiera un verre à la prochaine revoyance. On est sur d'être servi en première. Il est rudement instruit, le sergent Vallotton...

— C'est pas le tout, ricane Samuel le trompette (le cousin

« remué » de Bataillard, justement celui qui a épousé la sœur de mon ami gruérien)...les couplets, c'est pas le tout, il faut encore l'air...

— Hé tu y mettras un air toi-même, Samuel, tu es trompette... mais du patriotique, tu entends,, que ça sonne ..

— On verra ça, on verra ça.. et notre manille... A qui de jouer? Bataillard avait fait prendre son manillon par...

— C'est bon avec cette manille... Je paie le litre, et puis qu'on n'en parle plus...

Tous se réunirent à la même table. Plusieurs litres coulèrent. On oublia la manille, la sécheresse, le discours de Fonjallaz et le traité de commerce avec l'Espagne. On exploita la riche veine du « service ». On but à la patrie vaudoise et à la patrie suisse ; et en attendant le nouvel hymne suisse — paroles de B. Valloiton, musique de Samuel Betex — on se grisa de l'hymne vaudois :

Et que dans ces lieux règne à jamais
L'amour des lois, la liberté, la paix.

NAPOLI